



Le groupe en psychologie sociale

**Verena Aebischer
Dominique Oberlé**

**6^e édition
entièrement revue et actualisée**

DUNOD

Maquette de couverture :
Le Petit Atelier

Maquette intérieure :
www.atelier-du-livre.fr
(Caroline Joubert)

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2021

11 rue Paul Bert - 92240 Malakoff
ISBN 978-2-10-080121-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Table des matières

| | |
|---|-----|
| <i>Introduction</i> | 5 |
| 1. Objectifs..... | 7 |
| 2. Le psychologique et le social..... | 8 |
| 3. Notre perspective..... | 10 |
| 4. Plan de l'ouvrage..... | 11 |
| | |
| CHAPITRE 1 – LES TRADITIONS DE LA PENSÉE GROUPELE..... | 15 |
| 1. De l'esprit du peuple à la psychologie des peuples..... | 17 |
| 2. La psychologie des foules..... | 20 |
| 3. Psychologie des instincts et béhaviorisme..... | 27 |
| 4. Les attitudes..... | 29 |
| 5. Les changements d'attitude..... | 31 |
| 6. La dimension imaginaire et inconsciente des groupes..... | 34 |
| 7. L'importance du contexte social..... | 36 |
| | |
| CHAPITRE 2 – LE GROUPE COMME LIEU D'INTÉGRATION..... | 41 |
| 1. Socialisation et sociabilité..... | 44 |
| 2. Les groupes de référence..... | 55 |
| 3. Conformisme, normalisation, polarisation..... | 67 |
| | |
| CHAPITRE 3 – LE GROUPE COMME LIEU DE DIFFÉRENCIATION..... | 79 |
| 1. Comparaison avec les membres de son groupe d'appartenance..... | 81 |
| 2. Comparaison avec les membres d'un autre groupe : la catégorisation sociale..... | 90 |
| 3. Conclusion..... | 121 |
| | |
| CHAPITRE 4 – LES GROUPES LIEUX DE CHANGEMENT..... | 123 |
| 1. Un point de vue philosophique : la perspective sartrienne..... | 126 |
| 2. La perspective lewinienne..... | 130 |
| 3. Les minorités actives..... | 137 |
| 4. Enjeux identitaires et participation à des actions collectives..... | 153 |

| | |
|---|-----|
| CHAPITRE 5 – LE GROUPE COMME PRODUCTEUR DE SENS | 155 |
| 1. La construction de sens..... | 157 |
| 2. Les quatre niveaux de médiation..... | 159 |
| 3. Théorie et sens commun..... | 163 |
| 4. Le fonctionnement du sens commun dans la vie de tous les jours..... | 169 |
| 5. L’aspect dilemmatique de la pensée sociale..... | 173 |
| 6. Les stratégies d’immunisation cognitive | 175 |
| 7. La pensée conspirationniste..... | 176 |
| | |
| CHAPITRE 6 – LE POUVOIR DANS LES GROUPES..... | 179 |
| 1. Meneurs et chefs, influence et pouvoir: recouvrements et distinctions..... | 184 |
| 2. Leaders et leadership..... | 186 |
| 3. Le pouvoir..... | 201 |
| | |
| <i>Conclusion</i> | 217 |
| | |
| <i>Bibliographie</i> | 219 |
| | |
| <i>Index des notions</i> | 239 |
| | |
| <i>Index des auteurs</i> | 243 |
| | |
| <i>Table des encarts</i> | 247 |



Introduction

1. Objectifs

Ce livre a une double visée :

- d'une part une étude des groupes dans une perspective psychosociale ;
- d'autre part une initiation à la psychologie sociale, une familiarisation à son projet, à ses problématiques, à ses méthodes, par un regard porté sur la manière dont elle appréhende les groupes.

Il s'adresse donc aux étudiants qui découvrent les sciences humaines (et plus particulièrement la psychologie et la sociologie) et à ceux qui, impliqués dans la gestion et l'animation de groupes, sont à la recherche d'outils théoriques susceptibles d'enrichir et de renouveler l'approche et l'analyse de la réalité dans laquelle ils sont plongés, et des problèmes qu'ils y rencontrent.

L'idée que la psychologie sociale serait la science de l'interaction commence à être familière. Mais la simplicité de la formule traduit mal la complexité des processus à l'œuvre, et la variété des situations et des niveaux d'investigation qu'elle implique, même si le projet est clair. Il s'agit, en effet, de comprendre et d'expliquer comment se conjuguent le psychologique et le social, l'individuel et le collectif, dans la mesure où il apparaît impossible de se limiter à une de ces dimensions pour rendre compte des conduites humaines.

Pour vous en persuader, essayez un instant de vous définir dans votre singularité, par ce que vous vous sentez être en ce moment, vos expériences passées ou les projets qui sont les vôtres.

Vous allez être ainsi amenés à évoquer toute une variété de situations, caractérisées par leurs finalités, les règles qui les organisent, les conduites qui y sont encouragées ou interdites, les valeurs qui y sont défendues, les espaces et les temps réglés dans lesquels elles s'actualisent.

Et, dans ces situations, les autres sont toujours présents, comme partenaires, alliés, empêcheurs de tourner en rond ou ennemis ; comme modèles, héros, repoussoirs, concurrents, toujours là à vous encourager ou vous faire des reproches, à vous faire confiance, vous ignorer ou vous combattre.

Tous ces gens que votre mémoire ou votre imagination animent, s'imposent à vous, non seulement avec leurs visages, leurs hobbies, leurs statuts et leurs rôles, mais aussi avec leurs plaintes et leurs enthousiasmes, les idées qu'ils défendent ou celles qu'ils combattent, ce à quoi ils croient et ce dont ils se moquent, les groupes auxquels ils appartiennent ou auxquels ils se réfèrent.

Vous définir vous-même, c'est prendre la mesure de l'influence qu'ont eue ces personnes sur vous à travers leurs conduites et leurs idées, la manière dont vous l'avez subie ou recherchée, ou comment vous vous y êtes opposés.

Ce que vous êtes s'est forgé et se forge dans ces situations définies socialement, au contact des autres, et vos projets (qui parlent de vous aussi) se précisent à partir des groupes auxquels vous avez envie d'appartenir, des pratiques professionnelles et sociales qui sont les leurs, des positions sociales auxquelles ils vous permettront, pensez-vous, d'accéder, des gens que vous êtes susceptibles d'y rencontrer, et du « genre de vie » qu'ils valorisent.

Après ce détour sur vous qui vous a renvoyé sur les autres et sur les situations sociales où vous les rencontrez, sans doute êtes-vous mieux à même de saisir le domaine de la psychologie sociale : sensible aussi bien aux déterminismes internes des conduites sociales qu'à leurs déterminismes externes, elle cherche à établir les modalités et les effets de leur interaction.

C'est dire qu'elle tente d'expliquer non seulement comment les individus s'adaptent aux normes, adhèrent à des croyances, s'intègrent à leur milieu, et les régulations sociales que cela suppose ; mais aussi comment les individus participent à la création des normes et des croyances, exercent de l'influence, et parviennent à modifier les contextes et les rapports sociaux. Dans cette optique psychosociale, la « réalité sociale » est à la fois le cadre qui rend possibles et oriente les conduites humaines, et un produit de celles-ci.

2. Le psychologique et le social

Ces quelques considérations ont suffi, on l'espère, à vous faire renoncer à l'idée que la psychologie sociale se définirait par la taille de son objet (comme la psychologie s'intéresse à l'individu, la sociologie aux grands groupes et aux institutions, le domaine de la psychologie sociale serait « les petits groupes »). L'interaction entre le psychologique et le social existe à tous les niveaux : les systèmes sociaux n'existent pas indépendamment des individus qui s'y meuvent, et inversement quand vous êtes seuls, les autres sont présents, et déterminent la manière dont vous vivez votre solitude. Ainsi, si vous n'êtes pas sortis ce week-end et que vous n'avez vu personne, imaginez votre état d'esprit dans les deux cas suivants :

- soit vous l'aviez choisi, vous aviez décroché votre téléphone pour avoir enfin la paix, vous en aviez assez de tous ces gens qui vous sollicitent, attendent de vous quelque chose, ne vous laissent pas souffler ;

- soit on vous a « laissé tomber », la fête prévue chez un tel a été annulée, tel autre qui devait passer s'est décommandé, quant à elle... vous avez attendu tout le week-end son coup de fil sans pouvoir rien faire d'autre... et en vain.

Comment ont procédé les chercheurs en psychologie sociale pour mettre en évidence et étudier les effets de cette intrication du psychologique et du social ?

L'un d'eux, Doise (1982), a cherché à répondre à cette question en portant un regard à la fois bienveillant et critique sur la production scientifique de la psychologie sociale. Il y distingue quatre niveaux d'explication et d'analyse.

Certains travaux cherchent à rendre compte de la manière dont l'individu organise ses perceptions et son expérience de l'environnement social et par quels mécanismes cognitifs il y parvient. Il s'agit donc d'un niveau d'explication intra-individuel.

D'autres recherches renvoient à l'étude des processus interindividuels. Elles visent à rendre compte de ce qui se passe entre les individus dans une situation donnée, quelles dynamiques relationnelles et organisationnelles s'y développent. Il s'agit d'un niveau d'explication interindividuel ou intra-situationnel.

Dans certains travaux, les chercheurs prennent en compte les différences de positions sociales entre les individus et entre les groupes. Ils cherchent à identifier et à préciser les effets de ces différences (de statut, de catégorie sociale, etc.) sur les interactions que les individus et les groupes sont amenés à avoir entre eux, sur leurs perceptions mutuelles, sur les jugements qu'ils portent les uns sur les autres, et sur leurs conduites. Il s'agit d'un niveau d'explication positionnel.

Enfin, il existe des recherches qui font intervenir les systèmes de normes, d'idées, de croyances d'un groupe social donné, et qui cherchent à mettre en évidence leurs fonctions et leurs effets sur les interactions qui se développent entre individus et entre groupes, et sur les pensées et les actions de ceux qui adhèrent soutiennent ou combattent ces idées ou ces croyances. Il s'agit d'un niveau d'explication idéologique.

Les travaux sur les groupes se sont longtemps prioritairement situés au niveau interindividuel et intra-situationnel, les chercheurs s'intéressant à la dynamique engendrée par la situation groupale et à ses produits. Mais les travaux évoqués dans la suite de cet ouvrage montreront qu'il existe en fait deux approches des groupes (Wilder et Simon, 1998 ; Oberlé, Testé et Drozda-Senkowska, 2006) : parallèlement à l'approche dynamique des groupes, s'est développée une approche catégorielle qui se penche sur l'impact très important qu'a sur l'individu la connaissance de son appartenance à telle catégorie par rapport à d'autres. Ces travaux,

qui prennent en compte les rapports asymétriques entre les groupes, se situent au niveau positionnel.

À chacun de ces niveaux d'explication, sont repérés des mécanismes, sont élaborées des grilles d'analyse, qui captent certains aspects de la réalité. Et c'est en essayant d'articuler ces différents niveaux qu'on parvient à construire une explication plus globale et à saisir plus complètement les intrications du psychologique et du social, ainsi que les dynamiques individuelles et collectives auxquelles elles aboutissent.

Tenter cette articulation implique, comme Moscovici (1970) l'avait déjà signalé il y a plusieurs années, une lecture ternaire de la réalité (et non binaire comme le terme d'interaction pourrait le laisser entendre). L'étude des interactions sociales, en effet, (où qu'on les repère, entre individus, entre individus et groupes, entre groupes) nécessite qu'on cherche à rendre compte de ce qui les médiatise – systèmes de normes, d'idées, de croyances – et des régulations sociales qui les orientent et les organisent.

Cette démarche, qui informe du projet actuel de la psychologie sociale (en particulier européenne) implique, comme le fait remarquer Deconchy (1989) qu'on n'isole pas les conduites et les interactions sociales qu'on cherche à étudier, des systèmes socio-idéologiques qui les rendent possibles et signifiantes, et que par ailleurs elles contribuent à mettre en place, à conserver ou à transformer.

3. Notre perspective

L'étude des groupes que nous proposons, élaborée à partir de recherches désormais classiques, mais aussi récentes, s'inscrit dans cette perspective. Elle cherche :

- à mettre en évidence les effets réciproques constants entre les dynamiques personnelles et collectives ;
- à montrer que si les groupes façonnent et socialisent les individus, leur imprimant leur mode de faire et de penser, ils sont aussi produits par eux ;
- que les individus n'y sont pas seulement asservis, mais qu'ils s'en servent, et que si les groupes dans lesquels les hommes vivent, déterminent les conditions sociales de leur existence et les représentations qu'ils s'en font, il leur arrive aussi de vouloir transformer ces conditions d'existence (et parfois d'y réussir).

Cette étude ne passera pas par une revue détaillée de toutes les formes de groupes existantes. D'une part, ce sont les fonctions du groupe que nous voudrions mettre

en évidence, et celles-ci nous paraissent exister quelle que soit la variété des formes groupales. D'autre part, ces fonctions, et le sens de ce qui se passe dans et entre les groupes ne sont pas donnés seulement dans ce qui apparaît au niveau visible. Les aspects concrets des groupes, directement observables (et qui servent la plupart du temps à établir des typologies) permettent de décrire leur variété, mais ne sont pas suffisants pour dégager les mécanismes selon lesquels se mêlent et se soutiennent les dynamiques individuelles et collectives.

Les groupes auxquels nous nous référons ont en commun de renvoyer à un collectif par opposition à une collection. C'est dire que leur principe de groupement des individus n'est pas la juxtaposition mais le rapport, réel ou symbolique, dans lequel se tissent des communautés d'action et de pensée qui orientent les conduites, dans un champ social où d'autres groupes existent. Ils ne se limitent pas à ceux, concrets, qui correspondent à la réunion effective de plusieurs personnes, mais renvoient également à une forme mentale, à travers laquelle se structurent les identités personnelles et collectives, et qu'on peut désigner par groupalité.

Dans ce cadre, ce qui devient déterminant, c'est le sentiment d'appartenance qui lie l'individu à un ou plusieurs groupes, et la possibilité de repérer et délimiter différents groupes dans un champ social comme découpé par des frontières réelles ou symboliques.

Dans cette perspective, on peut parler de groupe quand des personnes s'y définissent elles-mêmes comme membres (sentiment d'appartenance) et qu'en même temps, elles sont définies par d'autres comme membres dudit groupe (visibilité sociale, Brown, 2000).

C'est dans cette désignation à la fois interne et externe que se constitue le groupe, qui peut référer aussi bien à un petit groupe concret (équipe de football, groupe d'amis, etc.), à une communauté de pensée ou de croyance (religion, mouvement artistique, parti politique, etc.), à une catégorie sociale, un groupe ethnique ou une organisation (entreprise, hôpital, etc.).

4. Plan de l'ouvrage

Dans un premier chapitre, nous nous livrerons à une rétrospective, pour montrer comment la problématique propre à la psychologie sociale, s'est progressivement dégagée à partir d'un débat, qui prit souvent la forme d'une controverse, et qui portait sur la manière d'expliquer la genèse des groupes et les faits sociaux.

Fallait-il les étudier à partir de données psychologiques ou de données sociales ? Nous évoquerons quelques-uns des auteurs qui ont animé ce débat, leurs « thèses » et comment la psychologie sociale s'est progressivement constituée en refusant l'alternative entre ces deux types d'explications, et en cherchant au contraire à les articuler.

Dans un deuxième chapitre, nous dégagerons la fonction d'intégration des groupes. Partant du fait que, dès son départ dans la vie, l'individu se retrouve membre d'une communauté, qui lui préexiste et lui transmet ses normes, ses valeurs, ses modèles de conduite, nous chercherons à montrer que la socialisation de l'individu ne peut cependant être réduite à un simple façonnage de celui-ci par son milieu, et qu'elle correspond au contraire à une dynamique interactive et souvent conflictuelle entre l'homme et son environnement social. Celle-ci s'effectue par la médiation des groupes auxquels l'individu appartient ou auxquels il se réfère ; et nous verrons que si l'individu se conforme, dans bien des cas, à ce qui y est attendu, il participe aussi à la création des normes qui orientent les conduites et les opinions dans un groupe.

Dans le troisième chapitre, nous mettrons en évidence le fait que les processus décrits à l'instant, et qui aboutissent à une certaine uniformité dans les groupes, ne sont pas les seuls à l'œuvre. Les groupes sont aussi des lieux de différenciation. Qu'on situe la réflexion dans une perspective intra ou intergroupes, on verra que l'individu se sert aussi des groupes pour se différencier, affirmer sa singularité, et, souvent, sa supériorité. La différenciation repose sur des comparaisons entre groupes ou entre les membres d'un groupe et consiste dans la création d'une asymétrie entre eux. Elle peut entraîner des phénomènes de discrimination et de compétition entre groupes et entre membres d'un groupe, mais elle peut aussi être une émulation pour créer et inventer.

Par leur intégration dans les groupes, les individus satisfont leur besoin de sécurité, et espèrent conquérir ou préserver des avantages ; un grand nombre des processus et des régulations qui se développent dans les groupes, en effet, ont pour finalité leur conservation et leur perpétuation. Sous cet angle, c'est autour d'un impératif de permanence que s'organisent les groupes. Mais à l'évidence celui-ci n'est pas le seul à l'œuvre (sinon il n'y aurait pas d'histoire), et les groupes sont aussi constamment travaillés par une problématique du changement.

Dans le quatrième chapitre, nous aborderons cette problématique de changement sous deux angles :

- d'une part les changements qui sont envisagés pour améliorer les systèmes sociaux, et qui contribuent donc, en fait, à leur préservation (ces changements

sont programmés par les instances de pouvoir de ces systèmes et s'appliquent à ses membres);

- d'autre part les changements qui aboutissent à la transformation ou au remplacement des systèmes en place. Nous verrons qu'ils peuvent résulter de l'action d'individus et de groupes démunis de pouvoir au départ.

Les groupes ne constituent pas seulement des communautés d'action, mais aussi des lieux où sont produites des significations du monde, de ce qui s'y passe, de ce qui s'y projette. C'est cet aspect de la groupalité qui fera l'objet du cinquième chapitre.

On montrera en particulier par quels mécanismes cognitifs les individus se réapproprient et réorganisent des idées et des représentations élaborées par des groupes particuliers, et comment ils les utilisent, pour donner du sens à ce qu'ils font ou à ce dont ils sont les témoins, pour s'évaluer et évaluer les autres, pour justifier dans l'après-coup leurs actes ou les anticiper.

On verra en outre que si dans la plupart des situations quotidiennes, l'individu utilise et confronte intérieurement plusieurs « logiques », avant de prendre des décisions par exemple, il existe cependant des contextes sociaux qui s'immunisent contre tous types de pensées, de croyances ou de représentations, qui ne correspondent pas à celles qu'ils valorisent, et autour desquelles ils se constituent.

Dans le sixième chapitre, nous aborderons la question du pouvoir dans les groupes. On constatera qu'il est souvent confondu avec l'influence lorsqu'on cherche à le repérer dans des situations groupales éphémères, peu formalisées, sans structure institutionnelle. Or les faits de pouvoir caractérisent les systèmes sociaux structurés et organisés, dans lesquels la distribution des statuts le long d'une ligne hiérarchique correspond à un système de délégation du pouvoir. Dans ce cadre apparaît l'essence du pouvoir : sa dimension institutionnelle, et dans ce cadre peuvent être étudiés les mécanismes de régulation et de contrôle dans lesquels il s'actualise.

Nous verrons que la psychologie sociale a oscillé entre plusieurs approches du pouvoir (qui impliquent différents niveaux d'investigation), suivant qu'il est considéré comme une fonction nécessaire à la bonne marche des groupes, comme une relation, comme l'ensemble des mécanismes qui régulent et contrôlent un groupe social. Cette dernière perspective fera plus particulièrement apparaître que le pouvoir a toujours à faire avec l'idéologie ou les croyances qui le légitiment.

Cette étude sur les groupes ne se veut pas exhaustive, ni dans les thèmes abordés, ni dans la manière de les traiter. Il nous a semblé plus stimulant, pour ceux qui

approchent la psychologie sociale pour la première fois, de leur faire découvrir comment la psychologie sociale aborde quelques questions cruciales concernant le rapport de l'homme à la société, comment elle les problématise, et au-delà de la diversité des approches et des niveaux d'appréhension, la spécificité des explications qu'elle tente d'y apporter.

D'une manière transversale à l'ensemble de l'ouvrage devraient ainsi apparaître, comme des leitmotivs et leurs contrepoints, les jeux dialectiques du semblable et du différent, du consensus et du conflit, de la permanence et du changement, de la clôture des groupes sur eux-mêmes et de leur ouverture, des processus qui aboutissent à la reproduction des systèmes et des rapports sociaux, et de ceux qui favorisent leur transformation.

Pour faciliter cette initiation à l'approche psychosociale, on a inséré dans le texte un certain nombre d'encarts dans lesquels les notions ou les mécanismes, décrits par ailleurs, servent d'outils d'analyse de situations quotidiennes, de faits divers ou d'événements récents. D'autres relatent des expérimentations. Il est possible d'entamer le livre par la lecture des encarts.

Par ailleurs, un index par notions permet de retrouver différents éléments renvoyant à une même thématique psychosociale (par exemple l'influence) et qui ont été « éclatés » dans cet ouvrage.

Enfin, un index des auteurs et une bibliographie devraient permettre d'assouvir vos envies de lecture (que ce livre aura, nous l'espérons, stimulées) et qui devraient combler les lacunes de cet ouvrage.

Dans le corps du texte, lorsque seront citées des œuvres déjà anciennes, mais rééditées, on donnera entre parenthèses, en italiques, la date de première parution de l'ouvrage, en deuxième lieu la date de l'édition qui renvoie à la bibliographie.

L'idée de ce livre est née d'une situation psychosociale particulière, la rencontre régulière avec des étudiants tour à tour goguenards et passionnés, dans des amphithéâtres pleins à craquer. Leurs questions, leurs remarques, leurs critiques en fin de séances nous ont puissamment stimulées. Nous les remercions ainsi que tous nos collègues sans les recherches desquels ce livre n'aurait pu voir le jour.

Chapitre 1

**Les traditions
de la pensée groupale**



Sommaire

| | |
|---|-----------|
| 1. De l'esprit du peuple à la psychologie des peuples | 17 |
| 2. La psychologie des foules | 20 |
| 3. Psychologie des instincts et comportement | 27 |
| 4. Les attitudes | 29 |
| 5. Les changements d'attitude | 31 |
| 6. La dimension imaginaire et inconsciente des groupes | 34 |
| 7. L'importance du contexte social | 36 |

Pour comprendre l'esprit de l'approche du groupe, les directions dans lesquelles elle s'est engagée, il est utile de la voir se développer depuis ses racines. Ainsi ressortent les tâtonnements et les malentendus aussi bien que les éclaircissements et les mises au point. En ce sens, le passé et le présent s'éclairent réciproquement.

Remontons un peu dans le temps afin de voir comment les penseurs d'autrefois ont appréhendé la nature du lien social matérialisé aujourd'hui dans l'idée et la notion de groupe. Nous nous apercevons alors qu'hier comme aujourd'hui ces appréhensions divergent selon que les auteurs qui se penchent sur la question envisagent ce lien du point de vue de l'individu ou du point de vue de la société.

Le point de vue individuel privilégie la vision d'un individu, soit libre et indépendant, décidé à s'associer à autrui dans son intérêt personnel, soit poussé par ses instincts à rechercher la proximité de ses congénères.

Le point de vue sociétal en revanche, « dessaisit » l'individu de ses capacités de sujet pour le considérer comme plus ou moins prisonnier des forces d'une société qui lui impose ses contraintes.

La tension entre ces deux pôles extrêmes, et la réflexion qu'elle a provoquée, marque alors l'avènement d'une pensée psychosociale contemporaine, et ceci en particulier dans son approche du groupe.

1. De l'esprit du peuple à la psychologie des peuples

La période des Lumières voit se développer, en Europe, l'idée de la primauté de la raison de l'individu sur les forces obscures (transparaissant par exemple dans les religions) et souterraines qui le poussent à agir de façon irrationnelle et affective. Selon cette vision, l'homme est un être rationnel porté par une aspiration : celle de s'affranchir des servitudes auxquelles il est assujéti par des « maîtres », à l'intérieur d'un système resté, à bien des égards, féodal.

Cette pensée émancipatrice des Lumières marque fortement les penseurs de l'époque ; elle vient cependant en contrepoint au sentiment national¹ naissant, notamment dans une Allemagne qui n'existe pas à l'époque. Éclatée, avant 1800 en un nombre incalculable de petites principautés, aux pouvoirs indépendants et souverains, elle a une aristocratie qui parle français, et des souverains qui imitent

.....
1. Porté par une philosophie idéaliste et métaphysique.

les coutumes françaises, exacerbant ainsi des ressentiments d'une population qui, elle, parle surtout des dialectes allemands. L'émergence d'un sentiment national est portée par les penseurs de l'époque, repris et amplifié ensuite par les Romantiques, et se traduit par un retour au passé, aux coutumes et aux traditions d'antan avec lesquels il s'agit alors de renouer, pour épurer la langue allemande de ses influences françaises. Le lien social est matérialisé par le *Volk* (= le peuple), entité sociale ou groupale qui réunit les individus d'une même race, parlant la même langue et partageant une même culture. Il est établi par le fait de parler une langue commune¹ qui assure la transmission des traditions² et des attitudes des individus d'un groupe, et garantit le maintien des cultures primitives (dans le sens de cultures d'origine).

1.1 L'esprit du peuple

Selon ce point de vue, le lien social s'incarne dans une entité spirituelle, le *Volk*, irréductible aux individus qui la constituent, et il est gouverné par le *Volksggeist*, l'esprit du peuple. Celui-ci transparait dans les lois d'une nation³, dans ses arts, ses coutumes, sa philosophie, sa religion.

Il est intéressant de voir que c'est sur cette toile de fond idéaliste et affective qu'ont pu émerger les premières approches « scientifiques » de la relation de l'individu à son environnement. Dans sa *Psychologie als Wissenschaft (La Psychologie comme science)* publiée en 1824-1825, le philosophe Johann Friedrich Herbart (1770-1841) pensait pouvoir l'exprimer en termes mathématiques. Selon lui, les mêmes méthodes pouvaient être utilisées pour étudier tout aussi bien les lois et les règles qui gouvernent les relations entre les individus que pour décrire le *Volksggeist*, l'esprit du peuple. Ce philosophe y introduit une première perspective psychosociale en affirmant que l'homme est modelé par la société et non par des caractéristiques qui seraient innées.

1.2 La psychologie des peuples

Dans la suite de ces réflexions, on assiste, vers 1850, à l'éclosion de la *Völkerpsychologie* (la « psychologie des peuples ») qui était une première tentative pour établir une psychologie sociale empirique centrée sur l'étude de la communauté

1. Cette idée est fortement présente dans les écrits, par exemple, du philosophe Johann Gottfried Herder (1744-1803).

2. C'est ainsi que l'on se mit à rechercher et à redécouvrir la poésie populaire et les contes de fées, l'exemple le plus connu étant sans doute celui des frères Grimm.

3. Hegel bâtit sa philosophie de l'État à partir de la notion de *Volksggeist*.

mentale¹. La notion de communauté mentale suscita un très fort intérêt et de vives controverses parmi les intellectuels du monde entier qui venaient visiter les laboratoires de sciences nouvellement créés à Berlin, Leipzig, Hambourg, etc. et pour assister aux cours magistraux des spécialistes de cette nouvelle discipline.

L'étude de la communauté mentale suppose que chaque collectivité a une vie mentale que l'on peut cerner et analyser par des méthodes spécifiques. Ainsi le père de la psychologie expérimentale individuelle, Wilhelm Wundt (1832-1920) estima que l'étude de la communauté mentale était à tel point spécifique et différente de l'étude de l'esprit individuel que des méthodes nouvelles s'imposaient. Selon lui les aspects plus complexes de l'esprit, la pensée et le langage, étaient socialement déterminés et devaient faire l'objet d'une étude différente de la psychologie individuelle. Si celle-ci pouvait faire l'objet d'expérimentations², la psychologie des peuples ne pouvait recourir qu'à des méthodes familières aux historiens comme l'observation et l'étude de documents.

La *Völkerpsychologie* peut être considérée comme une première tentative d'établir une psychologie sociale empirique et systématique³. Curieusement, alors qu'elle était à son apogée, des idées positivistes gagnèrent peu à peu du terrain. Elles devaient cependant être supplantées, momentanément, par l'attrait d'une nouvelle approche du lien social, proche de la *Völkerpsychologie*, venant de la France et de l'Italie : la psychologie des foules. Propulsée surtout par Gustave Le Bon, l'idée que les foules induisaient chez leurs membres des comportements irrationnels provoqua une adhésion immédiate chez l'homme de la rue et chez les politiciens et suscita quelques tentatives pour tester le phénomène des foules de façon expérimentale⁴. Les scientifiques se sont cependant de plus en plus départis de cette approche du lien social, inaugurée par la psychologie des peuples et la psychologie des foules, principalement pour des raisons de méthodologie. En effet, les méthodes d'observation préconisées par Wundt ne furent jamais vraiment mises en application. Ses conceptions, au moment de leur élaboration, se sont trouvées dépassées par l'émergence d'une psychologie sociale américaine qui, dès ses origines, fut expérimentale, dont l'alliance était plus forte avec la psychologie générale expérimentale

1. En ce sens, la psychologie des peuples se distingue de la psychologie individuelle qui est considérée comme étant l'étude de l'esprit individuel.

2. Pour l'étude des processus mentaux individuels, Wundt développe la méthode de « l'introspection ».

3. Même si l'idée d'une vie mentale collective fut insupportable aux yeux de beaucoup de penseurs du XIX^e siècle et surtout au XX^e, elle marque fondamentalement la pensée de Durkheim.

4. On peut citer le travail de Walter Moede sur la *Experimentelle Massenpsychologie* (« psychologie expérimentale des masses »).

qu'avec la sociologie. Aussi la psychologie en Allemagne (comme ailleurs) perd-elle pour un temps sa dimension sociale, en se tournant vers l'étude expérimentale de l'individu.

2. La psychologie des foules

L'émergence de la pensée psychosociale en France est marquée par une certaine mise en question de la rationalité de l'homme en tant qu'être social. La psychologie sociale française est née à partir du paradoxe suivant : seul, l'individu semble doué de raison, pris dans l'engrenage social, ses comportements deviennent incontrôlés, irrationnels et régressifs.

À partir de ce constat, l'optimisme des premiers penseurs sociaux, Jean-Jacques Rousseau, Auguste Comte, Charles Fourier, le comte de Saint-Simon, devait progressivement faire place à un pessimisme général vis-à-vis de la nature humaine. L'homme, dans cette représentation pessimiste, n'était plus alors le noble sauvage, en harmonie avec la nature, mais pouvait se transformer en une bête furieuse et destructrice. Comte, Fourier, Saint-Simon étaient formés par l'esprit des Lumières, les « pessimistes » furent les témoins plus ou moins directs d'une époque fortement secouée par des transformations radicales à la fois au plan social, économique et politique. En cent ans, après la Révolution française, la population européenne avait plus que doublé, les centres urbains, les villes et les capitales avaient considérablement augmenté leur nombre d'habitants, attirant sur un espace relativement réduit, une population grandissante d'origine rurale et « peu éduquée ».

Aussi les éruptions sociales qui marquèrent le siècle, particulièrement en France, devaient-elles prendre une ampleur sans précédent et frapper, en les effrayant, l'esprit des contemporains. Dans un contexte d'instabilité politique sans précédent (on ne compte plus les changements de régime qui ont eu lieu en quatre-vingts ans) et d'événements impressionnants et parfois dramatiques (la guerre franco-prussienne de 1870 et 1871 culminant dans la Commune, l'épisode Boulanger, les premières démonstrations du Premier mai, les campagnes anarchistes et l'affaire Dreyfus), il n'est pas étonnant de voir les penseurs et intellectuels de l'époque tourner leur attention vers ces foules, capables de se déchaîner en descendant dans les rues, pour s'interroger sur la nature du lien social qui les unit. Ce faisant, ils donnent naissance à une discipline : la psychologie des foules.

Les auteurs ayant le plus contribué à la constitution de la psychologie des foules sont sans doute les quatre Français : Hippolyte Taine (1828-1893), Henri Fournial